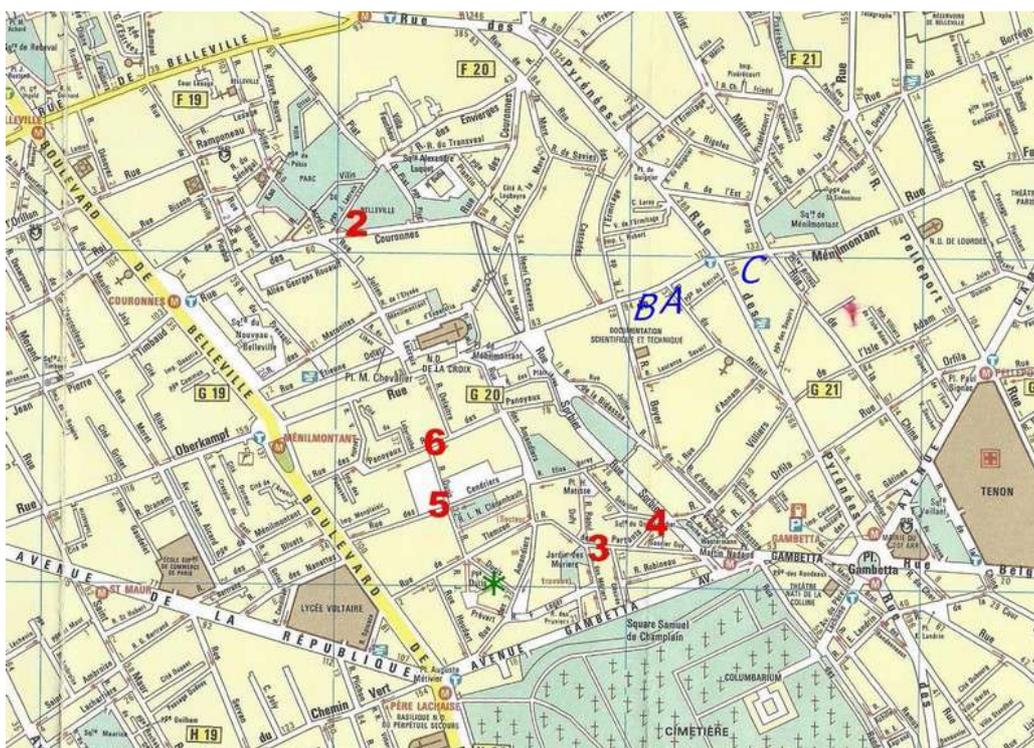


## Les Lemoine, Parisiens de Ménilmontant

Les ancêtres Lemoine étaient natifs de la région parisienne. L'un d'entre eux, l'arrière grand-père Edouard, naquit à Paris dans le quartier de Ménilmontant. Après s'être mariés à Saint Ouen en 1858 ou 1859, ses parents Auguste Lemoine et Judith Courtot s'étaient installés à Paris, dans le XIème arrondissement, là où Auguste avait de la famille, entre autres, sa soeur la blanchisseuse Stéphanie Lemoine, mariée au chapelier Jacques Nicolas Charpentier. Auguste était né à Paris le 21 avril 1836 et Judith avait vu le jour à Noidans-le-Ferroux en Haute Saône, le 8 juin 1839. Comment et quand ces deux jeunes gens s'étaient-ils rencontrés? Mystère ...



Lieux de vie des Lemoine à Paris dans le XXème arrondissement de 1862 à 1902

### *Josephine*

Une fille vint très rapidement au monde, le 15 avril 1860, au 104 de la rue de la Roquette **1**. C'était Joséphine-Alexandrine que tout le monde appela simplement Joséphine. Auguste avait déclaré la naissance de sa fille à la mairie du XIème avec un ami de Saint Ouen et son propre père, Rémi Lemoine qui vivait lui aussi à Saint Ouen. En fait, ces deux tourneurs sur métaux exerçaient un métier qui prenait de l'ampleur dans l'industrie naissante en ce milieu de XIXème siècle.

Judith était fleuriste. En fait, elle ne vendait pas des fleurs en pot ou en bouquets comme c'est le cas à notre époque, mais elle fabriquait des fleurs artificielles à domicile. Pour cela, elle utilisait du papier de soie, des fanons de baleine, de la cire, du taffetas, du cuir et même de la fourrure. Pour se fournir, elle n'avait pas loin à aller, puisque son mari était justement pelletier. En effet, Auguste n'exerçait pas le métier de tourneur en métaux de son père comme le fit son frère Georges, mais travaillait les peaux d'animaux. En étant "apprêteur en pelleterie", il traitait, dépouillait, nettoyait, lissait, teignait les peaux de divers animaux pour en faire des fourrures destinées à être vendues et taillées par les "fourreurs".

## *Honoré*

Quelque temps plus tard, la maison où naquit Joséphine étant promise à la démolition, le jeune ménage dut déménager. Il trouva un logement dans le tout nouvel arrondissement, le XXème, qui venait d'être constitué en 1860, lorsque la commune de Belleville créée en 1790 fut annexée à Paris par le baron Hausmann. Il était situé dans la rue des Couronnes, jadis appelée rue des "Trois Couronnes" qui commençait au niveau de l'ancienne barrière d'octroi des Couronnes percée dans l'enceinte édifiée par Thiers vingt ans plus tôt. Les jeunes Lemoine s'étaient donc retrouvés au pied du plateau de Belleville, au sommet duquel s'était développé un village qui avait pris au 18ème siècle le nom de "Belleville-sur-Sablon" par déformation de "Bellevue". Sur ce plateau, avant la Révolution, vivait une population d'ouvriers des carrières qui truffaient le plateau, de paysans, de jardiniers et de vigneron qui exploitaient les vignes accrochées aux pentes raides de Ménilmontant, ce hameau formé à l'origine, près d'un mesnil ou une villa appelé "Mesnil du Mauvais temps", ensuite "Mesnil Mautemps" puis "Mesnil Montant" en raison de sa situation pentue. En bas de la butte, c'était le quartier de la Haute Courtille dont les guinguettes et les cabarets attiraient une foule considérable. Puis la population de la commune de Belleville augmenta considérablement, de nouvelles rues furent percées. Les constructions se multiplièrent. Dès lors, ce fut une population cosmopolite, formée d'ouvriers et d'artisans qui travaillaient "en chambre" c'est-à-dire à leur domicile, qui vivait là.

C'est ainsi que la famille Lemoine s'agrandit le 1er mars 1862 au n° 31 de la rue des Couronnes, dans un immeuble situé à l'angle de la rue Vilin. **2**. Ce jour-là, naquit Honoré Lemoine, le second enfant d'Auguste et de Judith. Le jeune père était malade. C'est pourquoi ce fut la sage-femme qui avait assisté à l'accouchement, qui, pour déclarer la naissance du garçon, gravit la colline jusqu'à l'ancienne mairie de Belleville, située en face de l'église Saint Jean Baptiste, mairie qui continuait de fonctionner comme mairie du XXème arrondissement. La femme avait fait une pause au-delà des escaliers de la rue Vilin, au n° 2 rue des Envierges pour prendre au passage un voisin qui l'assista dans la déclaration de naissance, aux côtés d'un autre habitant de Belleville.



L'ex-mairie de Belleville vers 1900

Quelques années passèrent. Paris se métamorphosa. C'est ainsi que furent construits l'Opéra, les Halles, les gares, que furent percés les "Grands Boulevards", aménagés les égouts et que furent transformés les bois de Boulogne et de Vincennes. Non loin de Belleville, le baron Hausman fit de 1864 à 1867, de la butte dénudée de Chaumont un immense parc, le premier poumon du nord de Paris. A cette époque du Second Empire, les femmes de la haute société suivaient la mode lancée par l'Impératrice Eugénie, posaient sur leurs robes à crinoline de grands châles dotés de franges ou des capes en fourrure. Elles utilisaient toujours les fleurs artificielles en étoffes ou en plumes pour agrémenter leur parures. Aussi, le travail ne manquait pas pour le pelletier Auguste Lemoine et sa femme la fleuriste Judith Courtot.

## *Eugène*

La famille Lemoine allait s'agrandir de nouveau. Le logement de la rue des Couronnes devenu trop petit, elle emménagea alors dans un autre quartier de Ménilmontant, non loin du cimetière du Père Lachaise, dans la rue des Partants qui suivait un ancien sentier appelé "sentier de la Cloche à l'Eau" et qui avait été pris en 1790 comme limite entre les communes de Charonne et de Belleville. C'est au n°29 de cette rue que vint au monde, le troisième enfant d' Auguste et de Judith, le 27 février 1866. **3.** Il fut prénommé Eugène-Auguste, mais tout le monde l'appela alors Eugène. Le lendemain, l'apprenteur en pelleterie Auguste Lemoine s'occupa des formalités habituelles à l'ancienne mairie de Belleville, accompagné par son cousin Eugène Charpentier, alors zingueur domicilié dans le XIème et par un ami menuisier qui habitait dans la rue St Maur dans le Xème, près de l'hôpital St Louis.

## *Edouard*

Le Second Empire allait bientôt se terminer, mais cela, les Lemoine l'ignoraient encore. Une fois de plus, Judith était enceinte. Le logement devenait de nouveau trop exigü. Auguste en trouva un autre dans la rue des Partants, au coin des rues Soleillet et du Sorbier. Le quartier était calme, même si la toute nouvelle ligne de chemin de fer, dit la Petite Ceinture exclusivement consacrée au trafic de marchandises, s'engouffrait à quelques mètres de là, dans le tunnel du Sorbier, depuis 1852.

Ainsi donc, au n° 36 de la rue des Partants, Edouard Lemoine poussa son premier cri, au petit matin du 6 août 1869. **4.** Ce n'est que deux jours plus tard que son père, déclaré alors être "employé" en pelleterie, prit le temps de monter à l'ancienne mairie de Belleville pour déclarer sa naissance, en compagnie de Jules Queyrel, un ami boulanger qui vivait dans son ancien quartier, dans la rue Julien Lacroix, non loin du parc des Buttes-Chaumont dont l'aménagement était terminé depuis deux ans. Le second déclarant était un autre ami, le journalier Guillaume Panier qui lui, logeait à l'opposé, vers la porte de Montreuil, dans une des premières maisons de la rue Saint Blaise.

## *Le siège de Paris et la Commune*

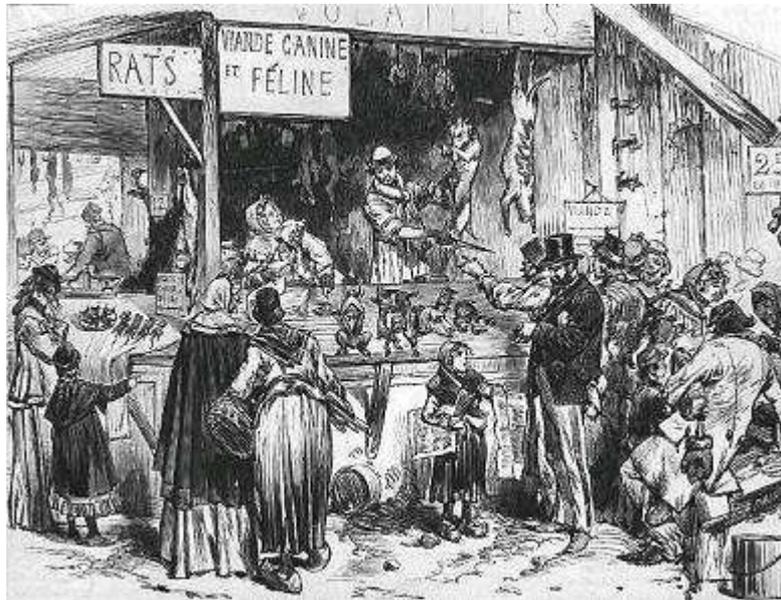
Les Lemoine habitaient-ils toujours rue des Partants lorsque les Prussiens assiégèrent Paris à l'hiver 1870-1871? Impossible de le savoir.

La guerre contre la Prusse commencée le 19 juillet 1870, s'était terminée le 2 septembre par la défaite de Sedan et la capitulation de l'empereur Napoléon III. Deux jours plus tard, sa déchéance avait été prononcée et la République proclamée sur la place de l'Hôtel de Ville à Paris. Mais les Prussiens avaient continué d'envahir une partie du pays et atteint la capitale qu'ils avaient assiégée dès la fin septembre. Le début de l'hiver fut difficile pour la population parisienne assiégée. La famine s'installait pour les plus pauvres: c'est ainsi que les rats firent apparition sur leur table.

Le 28 janvier 1871, le chef du gouvernement Adolphe Thiers signa un armistice avec le tout nouvel empire allemand. En échange de la capitulation de Paris, il s'engagea à désarmer le pays, à perdre l'Alsace, la Lorraine et ses revenus juteux des mines de fer et à payer une lourde dette. Se sentant humiliés, de nombreux Parisiens, en particulier ceux qui habitaient dans les quartiers populaires du nord-est, là où des conseillers d'extrême gauche avaient été élus, furent saisis de fureur, d'autant plus que le gouvernement tenu par Thiers, un républicain certes, mais conservateur et l'Assemblée Nationale à majorité monarchiste, avaient pris des mesures anti-populaires, menaçant de faillite de nombreux artisans et d'expulsion maintes familles modestes .

Comment les Lemoine ont-ils vécu l'insurrection appelée depuis la «Commune de Paris » qui débuta à Montmartre dans leur quartier voisin? Le 18 mars, Thiers fit envoyer la troupe pour récupérer les canons que la Garde Nationale avait entreposés à Montmartre, Belleville et Ménilmontant pour éviter leur capture par les Prussiens et que le petit peuple parisien considérait

comme sa propriété puisqu' il les avait lui-même payés par souscription. Mais en fait, il ne s'agissait pas seulement de récupérer les canons, mais aussi d'arrêter les meneurs révolutionnaires. À Montmartre, l'armée régulière réussit à s'emparer des canons mais faute de chevaux, ne parvint pas à les déplacer. Dès lors, un peu partout dans ces quartiers populaires, en particulier au bas de la rue de Ménilmontant, la population éleva des barricades pour empêcher les troupes gouvernementales d'aller plus loin, mais finit par fraterniser avec elles, ce qui n'empêcha pas la foule insurgée de faire prisonnier le général Lecomte et de le fusiller le lendemain avec le général Clément-Thomas.



La famine pendant le siège de Paris

Alors que Thiers gagnait Versailles, devenue la capitale de la France les insurgés appelés aussi Fédérés ou Communards organisaient de nouvelles élections. Elu le 26 mars, le Conseil de la Commune représentatif des classes populaires et de la petite bourgeoisie parisiennes administra Paris jusqu'au 20 mai. Pendant deux mois, il se préoccupa d'améliorer la condition des prolétaires et la population défavorisée, ébaucha même une organisation proche de l'autogestion.

En même temps, il lutta contre l'offensive menée par les soldats obéissant au gouvernement de Thiers, dénommés les Versaillais. Ces derniers, après avoir occupé le fort du Mont Valérien, s'emparèrent de Courbevoie et Puteaux, puis se heurtèrent à une vaine contre-offensive en direction de Versailles des Fédérés. Par la suite, les combats furent sporadiques, mais les bombardements intensifs. Cette période permit à l'armée versaillaise de se renforcer, puis du 26 avril au 10 mai, de s'emparer un à un des villages voisins de Paris. Le 21 mai, elle pénétra dans Paris par la Porte de Saint Cloud. Commença alors la «Semaine Sanglante» qui mit fin à la Commune par les derniers combats au cimetière du Père Lachaise, là où les derniers insurgés qui s'y étaient retranchés furent attaqués par les Versaillais. Une lutte féroce se livra au milieu des tombes. A l'aube, 147 Fédérés survivants furent fusillés contre le mur d'enceinte. Actuellement, on estime que les Communards eurent entre 6 000 et 7500 morts, dont environ 1 400 fusillés et que les Versaillais déplorèrent près de 900 tués, 6500 blessés et disparus.

Quelle attitude eut le fourreur Auguste Lemoine pendant cette période? Nul ne le sait. Néanmoins, il est certain qu'il n'ignora pas deux faits qui survinrent à quelques rues de chez lui.

Le 10 mai, le banquier Jecker impliqué dans diverses affaires liées aux désastres militaires au Mexique et aux combinaisons financières douteuses du Second Empire, fut arrêté alors qu'il cherchait à obtenir un passeport pour fuir la capitale. Sorti de la prison de la Grande Roquette, où il avait été incarcéré, il fut fusillé par les Communards sur la colline de Ménilmontant, soit au coin des rues des Partants et de la Bidassoa, à deux pas donc de la maison où vécut la famille Lemoine, soit sur un terrain vague de la rue de la Chine situé près de l'angle de la rue des Gâtines.

Cette exécution eut lieu le 26 mai 1871. Ce même jour, au n°85 de la rue Haxo qui occupait une des allées de l'ancien château de Ménilmontant, les Fédérés qui avaient établi là un de leurs postes de commandement, exécutèrent 52 personnes extraites de la prison de la rue de la Roquette, dont des prêtres, des jésuites, des gardes de Paris, des gendarmes et des civils. L'année suivante, les Jésuites rachetèrent cet endroit, l'appelèrent la " villa des otages " et y indiquèrent tous les détails de ce massacre.

### *Eugénie*

Les troubles qui secouèrent la capitale se dissipèrent peu à peu. La répression contre les Communards fut impitoyable. Plus de 10 000 condamnations furent prononcées dont près de la moitié à la déportation en Nouvelle Calédonie. Il fallut rebâtir les immeubles civils et les bâtiments symboliques de l'État qui avaient été détruits ou incendiés, tels que les Tuileries, la Cour des Comptes, l'Hôtel de Ville où la totalité des archives de Paris furent anéanties ainsi que tout l'état civil, la colonne Vendôme... À Montmartre, à l'emplacement du point de départ du soulèvement parisien, en 1873, des Catholiques décidèrent d'ériger la basilique du Sacré Coeur .

Qu'en était-il à Ménilmontant pour la famille Lemoine? Elle déménagea encore une fois et s'installa au n°44 de la rue des Cendriers, dans une petite rue qui descend vers l'enceinte fortifiée de Thiers.**5**. C'est là que vit le jour le 16 juillet 1874, Augustine-Eugénie Lemoine, appelée simplement Eugénie. Sa mère continuait d'exercer son métier de fleuriste à domicile et son père de travailler dans la pelleterie dans un atelier situé au n° 40 de la rue de Mare. En effet, c'est dans cette maison que demeuraient Nicolas Maringer, un jeune apprêteur et Etienne Fournier un charbonnier cinquantenaire, qui l'assistèrent dans la déclaration de la naissance de sa fille. Ce n'était pas aisé pour Auguste de se rendre sur son lieu de travail. Il lui fallait remonter les pentes du plateau de Ménilmontant par la rue des Amandiers qui devait son nom au terrain planté d'amandiers sur lequel elle avait été percée, jusqu'à la rue de Ménilmontant, prendre en face la rue de la Mare au chevet de l'église N.D de la Croix qui était encore en construction, passer sur la passerelle de la Mare qui enjambait la voie de chemin de fer de la petite Ceinture qui débouchait du tunnel sous la colline de Belleville et remonter encore une centaine de mètres.

### *Louise*

Quelques mois plus tard, Judith tombait de nouveau enceinte. Une fois de plus, la famille dut changer de logement. Elle n'alla pas loin puisqu'elle trouva refuge au n° 43 de la rue des Panoyaux, dans cet ancien sentier qui devait son nom au vignoble qu'il traversait jadis, dit le "pas noyaux" car ses raisins étaient sans pépin. Lorsque Louise-Honorine Lemoine, dite Louise pour les intimes, y naquit le 10 octobre 1875. **6**. Auguste, toujours apprêteur en pelleterie au 40 rue de la Mare, demanda pour déclarer la naissance de sa benjamine, à ses collègues, les frères Maringer de l'accompagner à la nouvelle mairie du XXème arrondissement qui venait d'être bâtie sur la place «Puebla» à l'extrémité de la rue du même nom qui deviendra quelques années plus tard la rue des Pyrénées.

### *La rue du Retrait*

Combien de temps Auguste et Judith et leurs six enfants demeurèrent-ils dans ce logement de la rue Panoyaux? Impossible de le savoir. Toujours est-il qu' en 1882, lorsqu' Honoré passa son conseil de révision, il habitait avec ses parents un peu plus haut sur le plateau, au n°109 rue de Ménilmontant. **A**. A cet endroit, Auguste travaillait toujours dans la pelleterie. Mais il était devenu "fourreur", c'est-à-dire qu'il vendait les fourrures préparées par les apprêteurs et se faisait aider par ses fils.

Quelques années plus tard, en juillet 1887, la famille Lemoine vivait dans ce même quartier, dans une rue perpendiculaire à la rue Ménilmontant, au n°35 de la rue du Retrait. A. Cette rue qui s'appelait autrefois rue du Ratrait, du nom d'un ancien vignoble, était traversée par l'ancien ruisseau de Ménilmontant, aujourd'hui canalisé. L'immeuble où la famille venait d'emménager, bâti en 1870, existe toujours et comporte actuellement trente-trois logements répartis dans neuf bâtiments et un local d'activités. Était-ce dans celui-ci que les fourreurs Lemoine exerçaient leur métier?



N° 35 rue du Retrait en 2015

Judith avait appris son métier de fleuriste à ses filles qui fabriquaient les fleurs artificielles après avoir fréquenté l'école communale devenue obligatoire depuis quelques années. Très certainement ces jeunes filles voisinaient avec les femmes du quartier, en particulier avec la jeune journalière Mme Chevalier qui venait d'accoucher, le 12 septembre 1888 d'un troisième garçon à quelques mètres de chez elles, au n°27 de la rue du Retrait. Personne à cette époque ne se doutait que le nouveau-né surnommé aussitôt "Momo" deviendrait un artiste international, plus connu sous le nom de Maurice Chevalier!

### *Une nouvelle vie*

Il est certain qu'à partir de l'automne 1888, à l'exception d'Honoré, les enfants Lemoine quittèrent un à un le cocon familial pour mener leur propre vie.

C'est ainsi que le 23 octobre, l'aînée, **Joséphine** épousait à la toute nouvelle mairie du XXème arrondissement, Frédéric Désiré Vital Lemoine qui était en fait son cousin germain puisqu'il était le fils de son oncle Georges Frédéric Lemoine. Le jeune homme, son cadet de cinq ans, était né à Indre, en Loire Inférieure, là où son père, un frère d'Auguste, vivait et travaillait comme ajusteur sur métaux. Depuis quelques temps, Frédéric habitait au 104 de la rue de Ménilmontant, à deux maisons de l'angle de la rue du Retrait. C'est dans l'un des dix-huit logements de cet immeuble bâti en 1880, que naquit leur fille Louise-Eugénie. Puis, le jeune ménage s'installa au n°22 de la rue du Retrait, dans une maison située sur le trottoir d'en face de l'immeuble familial. C'est à cet endroit que vit le jour en 1897, leur fils Georges Lemoine.

Ensuite, ce fut au tour d' **Eugène** de fonder une famille. En fait, avec sa compagne Marie Fourcade avec laquelle il vivait maritalement, il eut cinq enfants dont quatre survécurent. Nés sous le nom de Fourcade, Eugène les reconnaissait officiellement, parfois longtemps après leur naissance, leur permettant dès lors de porter son patronyme. Eugène exerçait au n°73 rue des Haies dans le quartier de Charonne comme pelletier-apprêteur et Marie travaillait comme brunisseuse, c'est-à-dire qu'elle polissait les pièces d'argenterie, lorsque leur aînée, Berthe vint au monde en janvier 1893 et le quitta aussitôt. Trois ans plus tard, en 1896, Eugène avait rejoint l'atelier paternel du 35 de la rue du Retrait quand naquit son fils Marcel. L'année suivante, le ménage habitait au 105 rue des Boulets, dans le XIème, près de la Nation, quand Germaine vint au monde.

Quant à **Louise**, la benjamine, en juin 1895, elle se maria avec un jeune polisseur d'acier, Paul Edouard Leduc. Après ce mariage, le couple s'installa au n°22 de la rue du Retrait, dans la maison où demeuraient déjà sa sœur Joséphine, Frédéric Lemoine et leur famille C'est à cet endroit que naîtront ses trois filles Berthe en 1897, Alice en 1899 et Charlotte en 1900.

### *Edouard père de famille*

En octobre 1893, à son retour du service militaire effectué à Toul, **Edouard** reprit son activité de fourreur avec son père et son frère Honoré, au 35 de la rue du Retrait. Ce fut à l'occasion d'une vente de fourrures dans le quartier de la rue des Amandiers que le jeune homme tomba sous le charme d'une très jeune normande, encore apprentie-couturière qui s'appelait **Berthe Félicité Appoline Laumondais**. Mais l'adolescente qui demeurait à deux rues de là, avec sa mère Félicité Clouard et son beau-père Auguste Busnel, au n° 18 de la rue Duris, (\*) était bien trop jeune pour se marier. A la fin 1896 ou au début 1897, la jeune fille partit se perfectionner dans son métier de couturière, sur la côte normande, à Lion-sur-Mer, dans le Calvados, au nord de Caen. Elle logeait près de sa tante maternelle Justine Clouard et le second mari de celle-ci, Octave Bonnesoeur qui tenait une épicerie dans la Grande Rue dans la ville basse. Le 24 juillet 1897, Berthe avait fêté ses dix-huit ans. Dès lors, il lui était possible d'épouser son fiancé parisien. Les noces eurent lieu le soir du 24 octobre 1897 à la mairie de Lion-sur-Mer. La mère de Berthe, Félicité ne participa pas à ces festivités, contrairement à une partie de la famille d' Edouard telle que ses parents, son frère Honoré toujours fourreur et de son beau-frère le mécanicien Edouard Leduc qui assistèrent à la cérémonie. De son côté, Berthe avait pris comme témoins son oncle par alliance, l'épicier Octave Bonnesoeur et un voisin, Emile Turpin qui lui, était négociant en nouveautés. Il n'est pas facile de savoir si l'Hôtel de Ville actuel de Lion-sur-Mer, situé dans l'ancien Hôtel Pierre Lescot était le siège de la maison communale à cette époque.



Lion-sur- Mer.

Actuel Hôtel de ville (2015)

Le séjour normand d' Edouard ne dura pas longtemps. Le jeune fourreur reprit rapidement ses habitudes à Paris. Il s'installa avec sa jeune épouse non loin de chez ses parents, au n°74 de la rue de Ménilmontant. La jeune femme attendit bientôt un enfant. Comme c'était l'habitude de cette époque, la future mère décida d'accoucher à la campagne. C'est ainsi que le couple prit le train pour le bocage normand et débarqua à Mortain, dans le village natal de Berthe, situé dans le sud de la Manche. C'est au domicile de la tante paternelle de Berthe, Aline Laumondais, veuve d' Aimable Champs que naquit, le 25 juillet 1898, un solide garçon prénommé Raymond Edouard.

### *Suite de la vie des Lemoine à Paris*

Le 3 décembre 1898, **Eugénie** la fille cadette des Lemoine se mariait dans la mairie du XXème située sur la place appelée depuis peu, place Gambetta, avec Paul Denant. La jeune fille exerçait à domicile, chez ses parents au 35 rue du Retrait, une variante du métier maternel, celui de feuillagiste, à savoir qu'elle fabriquait des feuillages artificiels. Elle avait connu son mari, feuillagiste également, chez ses sœurs au 22 rue du Retrait, où elles exerçaient cette profession. Ce jour-là, Auguste Lemoine, était toujours fourreur et Judith, fleuriste.

Au cours de l'année suivante, les parents quittèrent leur logement de la rue du Retrait et s'installèrent à proximité, au n° 96 de la rue de Ménilmontant . **B.** C'était dans cet immeuble que demeuraient avec eux, leur belle-fille Marie Fourcade et ses enfants. Quant à Eugène, il logeait à Rosny-sur Seine où il travaillait comme apprêteur-pelletier. C'est là, juste avant que cet immeuble ne soit reconstruit, que naquit sa fille Georgette en 1899. Deux ans plus tard, quand Marie accoucha d'André, la famille d'Eugène demeurait au n° 137 de la rue Ménilmontant, dans l'un des quatre logements de cette petite maison de deux étages, toujours située au-delà du débouché de la rue de la Chine qui tient son nom d'une ancienne construction de style chinois.



137 rue de Ménilmontant en 2015

Auguste exerça encore quelques mois son métier de fourreur. Par contre, Judith abandonna provisoirement ses fleurs artificielles pour ne devenir qu' une simple «ménagère». En juin 1901, le couple demeurait au n°122 rue de Ménilmontant, dans un immeuble qui datait de 1810, situé non loin de la rue de la Chine. **C.** En 1903, leur fils aîné, Honoré Lemoine, toujours célibataire et apparemment sans enfant, habitait avec eux dans cet immeuble, tandis qu' Edouard, Berthe et leur fils Raymond vivaient près de là, au n°116 de cette même rue.

Ce fut alors l'heureuse période de la Belle Epoque. Néanmoins, elle ne le fut pas pour l'ancien fourreur Auguste Lemoine qui avait cessé toute activité et son épouse Judith qui continuait tant bien que mal à fabriquer des fleurs artificielles. Le couple avait une nouvelle fois changé de domicile et c' était au n°8 de la rue des Pavillons au nord de la rue de Ménilmontant qu'il vivait désormais. Très chichement d'ailleurs. Honoré ne les avait pas accompagnés. En 1907, il travaillait toujours la fourrure certes, mais demeurait seul dans un logement de l'immeuble récemment bâti au 49 de la rue de la Chine voisine.

La santé d' Auguste s'altéra sérieusement. La famille accepta de le laisser partir à l' Hospice Debrousse situé au 148 rue de Bagnolet. En 1887, l'Assistance Publique avait aménagé un établissement destiné à accueillir des personnes âgées démunies. Ensuite, au début de l'année 1910, Auguste fut transporté à l' hôpital Andral qui venait d'être installé au n°2 du Bd Mac Donald, dans le nord du 19ème arrondissement, à savoir à l'emplacement du bastion n°27 de l'enceinte de Thiers. C'est là qu'au petit matin du 22 mars 1910, Auguste Lemoine rendit son dernier soupir. Il allait avoir soixante-quatorze ans.

Judith ne lui survécut que trois ans. En effet, dans l'après-midi du 30 avril 1913, elle s'éteignait en son domicile du 8 de la rue des Pavillons. C'est son fils Honoré et son gendre et neveu Frédéric Lemoine qui déclarèrent son décès à la mairie du XXème arrondissement. Elle aussi, allait avoir soixante-quatorze ans.

### *L'existence ultérieure de la fratrie Lemoine*

Au 22 de la rue du Retrait, demeurait encore l'aînée Joséphine Lemoine, lorsque son mari et cousin Frédéric Désiré Lemoine décéda le 17 mars 1939 à l'hôpital Tenon. Entre temps, sa fille Louise Eugénie Lemoine était partie à Nantes où elle s'était mariée en 1911. Son fils Georges Frédéric Lemoine participa à la Grande Guerre et fut tué à l'ennemi le 7 septembre 1918 au combat de Laffaux dans l'Aisne. Il venait d'avoir 21 ans.

La vie d' Honoré Lemoine s'arrêta à l'hôpital St Louis le 18 juillet 1942 . Peu avant sa mort, ce célibataire octogénaire n'exerçait plus sa profession de fourreur mais demeurait encore au 49 rue de la Chine.

Eugène Lemoine, sa compagne Marie Fourcade et leurs enfants, habitèrent quelques temps au 73 rue des Haies, dans le quartier de Charonne. Puis ils emménagèrent dans le 11ème arrondissement. En 1904, Eugène était recensé au 9 de la rue Emile Lepeu. Le 13 octobre 1927 son acte de décès était transcrit dans les registres de cet arrondissement. Entre temps, son fils Eugène Marcel s'était marié à son retour de la Grande Guerre en 1919. Sa soeur Germaine mariée deux fois, finit ses jours en 1964 à Paris dans le 10ème arrondissement. Georgette se maria en 1921 et s'éteignit dans le Gard en 1974. Quant au dernier, André Paul, il décéda en 1961 à Bry/ Marne.

A la fin de l'année 1902, Eugénie Lemoine et son mari Paul Denant habitaient au 143 rue Oberkampf dans le 11ème. Mais que devinrent-ils après? Difficile de le savoir. La seule information connue est que leur fils Honoré traversa le XXème siècle relativement sans encombre puisqu'il ne mourut qu'en 1990 à Vaux-sur-Mer en Charente Maritime.

Quelle fut donc la fin de l'histoire de la benjamine Louise Lemoine et de son mari Edouard Leduc? Les dernières nouvelles que nous ayons de cette famille datent de l'année 1900 quand vint au monde leur troisième fille Charlotte Leduc, au 22 de la rue du Retrait. D'ailleurs nous ignorons tout de l'existence ultérieure de cette fillette. Leur aînée Berthe Leduc se maria tard, en 1956 et finit ses jours en 1967 à Neuilly Sur/ Marne. La seconde, Alice mariée en 1930 quitta ce monde en 1975 à Paris dans le 9ème arrondissement.

## *Histoire d' Edouard et de sa famille*

En 1907, Edouard Lemoine et sa famille habitaient dans le 8ème arrondissement, au n° 19 de la rue de Moscou. Dans cet immeuble bâti en 1880, naquit leur second fils prénommé Jean-Robert, le 30 juillet 1912.



N° 19 rue de Moscou- Paris 8ème en 2015

Comme tout réserviste de son âge, Edouard partit à la guerre au printemps 1915. Le 23 novembre 1917, sa participation au conflit mondial une fois terminée, il retrouva sa place dans la maison de couture du couturier et mécène Jacques Doucet, située au 21 rue de la Paix, à Paris .

Incorporé en avril 1917, son fils Raymond participa à son tour à la Grande Guerre. Il ne fut renvoyé dans ses foyers qu'à la fin du mois de mai 1920.

Pendant les Années Folles, Edouard et Berthe ne manquèrent pas de travail. Il est connu que Berthe travailla chez le grand couturier Jean Patou. Lorsque Raymond se maria en 1926, avec Yvonne Pouteau, Berthe était déjà «Première Main» chez ce célèbre couturier.

Le fourreur Edouard Lemoine décéda en son domicile du 19 rue de Moscou, dans l'après-midi du 3 novembre 1936. Sa veuve Berthe resta dans cet appartement encore cinq ans. Au printemps 1942, elle fut hospitalisée à l'Hôtel Dieu près de Notre Dame. C'est à cet endroit qu'elle quitta définitivement ce monde, au petit matin du 11 mars 1942.

Alors que Raymond faisait sa vie à Noisy-le-Sec et au Raincy, son frère Jean vécut quelques temps dans le même secteur et partit découvrir de nouveaux horizons, en Bretagne entre autres.

### *Sources*

*Archives familiales: informations, actes et photographies*

*Archives numérisées de la ville de Paris , Archives départementales de la Manche , du Calvados et de la Loire Atlantique.*

*Actes d' état civil à la mairie de Mortain ( Manche) des mairies du 20ème et 8ème arrondissements de Paris*

*Connaissance du vieux Paris par Jacques Hillairet. Ed. Princesse 1979*

*Les rues de Paris du 20ème arrondissement in parisrues.com*

*La Commune de Paris . Les couturiers Jacques Doucet et Jean Patou in wikipedia et autres ouvrages.*

*Site: meilleursagents.com*